Guy Rocher et Pierre W. Bélanger
sociologues, Université de Montréal
(1970)

“Éléments d’une sociologie de l’éducation”

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Courriel: jmt_sociologue@videotron.ca

Site web: <http://pages.infinit.net/sociojmt>

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"

Site web: http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/index.html

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.quebec.ca/index.htm>

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marie Tremblay, bénévole, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi à partir de l’article de :

Pierre W. Bélanger et Guy Rocher (1970) “*Introduction. Éléments d’une sociologie de l’éducation*”. Un texte publié dans *Éducation et société au Québec. Éléments d’une sociologie de l’éducation*, tome I, pp. 19-32. Textes choisis et présentés par Pierre W. Bélanger et Guy Rocher. Montréal: Éditions Hurtubise HMH ltée, 1975, nouvelle édition revue et augmentée, 218 pp.

M. Guy Rocher (1924 -) professeur de sociologie et chercheur au Centre de recherche en droit public de l’Université de Montréal.

[Autorisation formelle réitérée par M. Rocher le 15 mars 2004 de diffuser cet article et plusieurs autres.]

guy.rocher@umontreal.ca

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times, 12 points.

Pour les citations : Times 10 points.

Pour les notes de bas de page : Times, 10 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2001 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format
LETTRE (US letter), 8.5’’ x 11’’)

Édition complétée le 12 avril 2004 à Chicoutimi, Québec.

Table des matières

[Introduction](#)

[La sociologie de l'action](#)

[Un modèle systémique de l'action sociale](#)

Tableau I : [Schémas du modèle systémique d'action sociale](#)

[L'enseignement dans le système social](#)

[Le système d'enseignement et les fonctions du système social](#)

Introduction

[Retour à la table des matières](#)

La sociologie de l’éducation apparaît à celui qui l’aborde pour la première fois comme un ensemble, déjà considérable et toujours croissant, de recherches empiriques portant sur divers aspects du système scolaire et du processus d’enseignement. Ce que ces études ont en commun et qui permet de les rapporter à une même discipline, c’est qu’elles abordent toutes l’analyse de l’éducation avec ce qu’on peut appeler une même « optique sociologique ». Cette optique se caractérise par la perception du système scolaire et de l’enseignement dans le cadre de la société, et en fonction de ce cadre. D’une manière plus précise, la sociologie de l’éducation se ramène à trois axes principaux : l’étude de l’interaction entre l’école et la société; l’analyse du système scolaire comme système social; c’est-à-dire en tant qu’il présente les traits d’un système social; l’exploration de l’école, de la classe comme système d’interactions à l’intérieur d’un groupe restreint d’acteurs sociaux.

Ramenée à ces trois axes essentiels, l’optique sociologique n’appartient pas qu’au sociologue. Le pédagogue, l’orienteur, le psychologue, l’historien, le politologue, le juriste peuvent et même doivent à l’occasion l’adopter. Le choix de textes que nous présentons témoigne qu’au Québec comme ailleurs les sociologues n’ont pas été les seuls chercheurs à poser les jalons d’une sociologie de l’éducation. Nous devons en particulier à des historiens et à des politologues d’importantes contributions, ce qui explique que ce soit surtout le premier de ces trois axes, l’étude de l’interaction entre l’école et la société,

qui ait bénéficié de l'attention des chercheurs, comme nous l'avons déjà souligné dans l'Avant-Propos.

Mais il revient au sociologue de fournir une contribution qu'aucun autre chercheur ne peut apporter: il lui faut élaborer, développer et enrichir le schème conceptuel et théorique qui supporte et structure « l'optique sociologique », de manière à lui donner les caractères d'une optique scientifique. Sans cadre théorique, une masse d'études empiriques ne sera jamais qu'un amas incohérent d'observations particulières, sans liens entre elles et sans suite logique. Aucune connaissance scientifique ne se fonde que sur l'accumulation de « faits » ou de données brutes. Car la connaissance scientifique n'est pas une pure retranscription de faits; elle est plutôt une reconstruction de la réalité dans des termes logiques et intelligibles. Et ces termes ne sont pas donnés dans la réalité, mais ils sont élaborés plus ou moins explicitement par l'observateur. La véritable science consiste précisément à rendre aussi explicite que possible le cadre conceptuel et théorique utilisé.

C'est pour répondre à cette exigence que nous nous proposons d'exposer, dans cette Introduction, le cadre conceptuel sociologique qui a servi au choix des textes de ce livre, à leur agencement et à leur présentation. Il aurait certes été plus simple et plus facile d'adopter pour ce volume un découpage qui suivît le contour de certaines structures concrètes comme, par exemple, des périodes historiques, ou des régions géographiques, ou encore les niveaux élémentaire, secondaire, post-secondaire et supérieur de l'enseignement. Mais c'eût été accepter de demeurer en deçà du niveau de la recherche scientifique. Nous avons plutôt voulu que le choix et la présentation des textes se fassent suivant un cadre conceptuel et théorique fourni par la sociologie générale. C'était là, à notre avis, la seule manière d'offrir une vue systématique, organisée et authentiquement scientifique des recherches en sociologie de l'éducation.

Le schème théorique qui nous est apparu le plus approprié à cette fin est celui qu'on peut découler du modèle systémique d'analyse de l'action sociale. Tous les sociologues ne sont pas d'accord entre eux sur la valeur heuristique de ce modèle, pas plus que d'aucun autre d'ailleurs. Mais nous croyons que tous les sociologues reconnaîtront que c'est un des principaux modèles, sinon le principal, que nous offre la sociologie contemporaine pour une analyse un peu rigoureuse et méthodique de la réalité sociale.

À l'intention de ceux qui ne sont pas familiers avec la sociologie, et aussi à l'intention des sociologues qui ne sont pas familiers avec ce modèle, nous avons cru utile d'en faire ici une présentation succincte. Du même coup, cet exposé servira à offrir un développement théorique qu'on ne trouvera dans pratiquement aucun des textes réunis dans ce volume.

La sociologie de l'action

[Retour à la table des matières](#)

Une certaine image stéréotypée que beaucoup se font de la sociologie veut que celle-ci consiste exclusivement en des études quantifiées portant sur de grands ensembles de population. C'est ce qui fait sans doute que, par exemple, du moment que quelqu'un utilise un questionnaire pour rassembler une information, on dira qu'il fait « une enquête sociologique », quel que soit le cadre d'analyse qu'il utilise. C'est là pourtant une vue si partielle de la sociologie qu'elle en est presque fausse.

En réalité, ce à quoi s'intéresse la sociologie, c'est d'abord et avant tout l'action humaine. Car c'est à cela que se ramène le noyau de la réalité sociale : une collectivité de personnes qui agissent individuellement et collectivement. C'est cette effervescence que le sociologue essaie de capter et de comprendre à travers un cadre d'analyse qui en saisisse les structures, les ressorts, les mouvements et les contraintes.

Au sens où nous l'entendons, l'action humaine est sociale dans la mesure où les acteurs concernés prennent en considération dans l'orientation de leur action l'existence d'objets sociaux ou culturels dans leur environnement. Ces objets sociaux peuvent être d'autres acteurs avec lesquels ils sont en interaction, ou des symboles, des valeurs, des normes, des représentations qui appartiennent à l'univers culturel dans lequel baigne tout agir humain. De fait, l'interaction entre acteurs suppose obligatoirement l'existence d'un univers culturel par lequel s'établit la communication. On peut donc dire que la présence d'objets culturels est plus nécessaire à l'action sociale que la présence d'autres acteurs; il peut y avoir action sociale sans la présence d'autres acteurs, du moment qu'il y a présence significative d'objets culturels. Robinson Crusoe dans la solitude de son île continuait à adopter des comportements sociaux en conformant sa conduite aux règles et valeurs sociales qu'il portait en lui.

L'action sociale ainsi caractérisée peut être celle d'un individu isolé, d'un petit groupe de personnes, d'une vaste collectivité ou d'une société globale. Ce

peut aussi être l'interaction entre deux ou quelques personnes, l'accomplissement de rites symboliques dans une cérémonie, un ensemble de mouvements de masse à l'occasion d'une joute, d'une émeute ou d'une insurrection, ou encore une seule décision prise dans le cadre d'une bureaucratie. Bref, 1° toute conduite 2° qui engage de l'énergie humaine, 3° qui s'appuie sur une motivation et 4° qui fait référence à des acteurs et/ou à des symboles sociaux constitue une action sociale au sens où nous l'entendons en sociologie.

Soulignons tout de suite combien l'éducation répond bien à cette définition. De par sa nature même, elle est interaction entre une pluralité d'acteurs dont les uns jouent le rôle d'agents éducateurs et les autres d'éduqués; cette interaction est essentiellement motivée par la transmission d'un univers de symboles, d'images, de valeurs et de règles de conduite; elle suppose des formes diverses et multiples de communication et parfois de communion entre les acteurs concernés. À tous ces titres, le processus d'éducation correspond parfaitement à la notion sociologique de l'action sociale.

Il faut cependant ajouter encore un autre trait essentiel à la notion d'action sociale : celle-ci est structurée, ordonnée. L'action des acteurs est rarement le fruit de l'arbitraire, de la libre impulsion, de l'autonomie parfaite. En général, elle obéit plutôt à des règles, suit des modèles, répond à des attentes. Dans toute action sociale impliquant un ou plusieurs acteurs, on peut toujours déceler l'existence d'un certain ordre qui résulte du fait que les acteurs jouent leur rôle, obéissent à certaines règles, reconnaissent certains modèles. Ce n'est que parce que cet ordre existe que la communication entre les acteurs est possible et que chaque acteur peut comprendre et prédire la conduite des autres et parfois aussi la sienne propre.

Évitons tout de suite ici une confusion trop facile. L'ordre dont il est question n'a rien à voir avec l'absence de changement, le statu quo ou toute référence idéologique à ce qu'on appelle couramment « l'ordre établi ». Car le changement aussi connaît un ordre au sens où le terme est ici employé. Dans une révolution, il y a des règles et des rôles auxquels les personnes et les groupes acceptent de se conformer. Les carnets de Che Guevarra nous ont appris quelle stricte discipline le chef imposait à ses guerilleros. La notion d'ordre ou de structure dans l'action sociale transcende donc les concepts de statique et de dynamique, de statu quo et de changement, parce qu'il s'agit d'un trait inhérent à toute forme d'action dans laquelle est engagée une pluralité d'acteurs se référant à l'univers symbolique de la culture.

Un modèle systémique de l'action sociale

[Retour à la table des matières](#)

C'est précisément cette notion générale de structure dans l'action sociale qui est le fondement du modèle systémique. Celui-ci repose en effet sur le postulat que toute action sociale présente les caractères d'un système et peut être analysée comme telle. Plus explicitement, cela veut dire 1° qu'on doit trouver dans toute action sociale des éléments ou des unités identifiables, 2° que ces éléments sont interdépendants les uns des autres et 3° que tout changement dans une unité entraîne des changements dans d'autres unités.

En comparaison des systèmes mécaniques ou biologiques, le système d'action sociale est infiniment plus complexe. Il l'est d'abord parce que le jeu des facteurs et des variables dans l'interdépendance des parties est multiple et infiniment varié. Qu'il s'agisse de la conduite d'une personne, de l'action d'un groupe ou d'une société globale, l'action sociale est toujours le produit d'un écheveau de forces nombreuses dont nous ne faisons encore qu'apprendre à démêler les fils qui le composent. Mais ce qui fait plus encore la complexité du système d'action en comparaison des autres systèmes, c'est que la subjectivité des acteurs engagés dans la poursuite de buts donne à ce type de système une dimension que ne possède aucun autre système. Le physicien n'a pas à se demander ce que ressent l'atome ou quelles sont les pensées de la pierre qui tombe. Le sociologue ne peut pas feindre d'ignorer les réactions subjectives des acteurs sociaux dont il essaie de comprendre les conduites. Mais c'est précisément cet excès de richesse subjective dans l'objet de son étude qui fait la difficulté de la sociologie, en même temps bien sûr que son intérêt.

C'est un des défis de la sociologie d'avoir à construire un cadre conceptuel approprié à l'analyse d'un système aussi complexe que celui de l'action sociale. Un tel cadre doit en effet permettre d'appréhender d'une manière logique et ordonnée une réalité vivante, de façon à y cerner ce qu'elle a tout à la fois de structuré et d'effervescent, de subjectif et d'objectif, d'individuel et de social, de matériel et de culturel. Il n'est pas assuré que le modèle systémique

réponde parfaitement à ces exigences. Mais ce n'est pas parce qu'un outil est encore imparfait qu'on doit refuser de s'en servir.

Le modèle systémique de l'action sociale que nous allons maintenant exposer s'inspire du principal théoricien de la sociologie contemporaine, Talcott Parsons.¹ Nous croyons que ce modèle a au moins l'avantage de fournir un cadre conceptuel dans lequel trouvent place tous les principaux aspects sociologiques de l'éducation. On constatera, en effet, que les quatre grands thèmes sous lesquels nous avons classé et regroupé les textes choisis dans ce livre proviennent directement de ce modèle. Le lecteur trouvera donc utile que nous expliquions ici l'origine théorique de ces thèmes et leur fondement dans le système d'action et dans le système social.

L'action humaine ou sociale, dont on a décrit plus haut les principaux caractères, appartient toujours simultanément à quatre systèmes. Le système biologique fournit l'énergie de base, les impulsions, les besoins physiologiques, les instincts, qui confèrent à l'acteur individuel sa motivation la plus élémentaire. Le système de la personnalité comprend l'ensemble des traits, aptitudes, attitudes, pulsions, ainsi que la somme des expériences passées, des émotions et des sentiments qui forment l'organisation psychique de l'acteur individuel. Le système social est composé de l'ensemble des rapports d'interaction, des réseaux de communication, des liens, institutionnalisés ou non, qui relient entre eux une pluralité d'acteurs. Enfin, le système de la culture comprend l'ensemble des valeurs, des modèles de conduite, des idéologies, des mythes, des représentations collectives, des signes et des symboles composant ce qu'on pourrait appeler l'univers mental et affectif dont s'inspire l'action individuelle et collective des personnes, des groupes et des sociétés.

Chacun de ces systèmes est à proprement parler un système d'action, car on peut analyser l'action humaine en fonction de chacun de ces quatre contextes et y déceler dans chaque cas tous les éléments d'un système. On peut même dire que ce sont là les quatre principaux systèmes d'action, chacun d'eux pouvant ensuite à son tour contenir une infinité d'autres systèmes d'action. Par exemple, on le verra mieux plus loin, le système d'enseignement peut être considéré comme un système d'action à l'intérieur du système social.

Il faut bien souligner cependant que c'est pour des fins analytiques seulement que chacun de ces quatre systèmes d'action - aussi bien d'ailleurs que

¹ L'étudiant qui désire se familiariser davantage avec l'œuvre de Talcott Parsons - dont il faut cependant savoir qu'elle est complexe et difficile - pourra notamment lire les chapitres de Parsons dans *Theories of Society*, sous la direction de Talcott Parsons, Edward Shils, Jesse Pitts et Kaspar Naegle, (2 volumes), New York, The Free Press, 1961. En français, on peut lire l'Introduction de François Bourricaud aux *Éléments pour une sociologie de l'action*, Paris, Plon, 1955; cette Introduction date déjà de plusieurs années, ce qui fait qu'elle ne tient pas compte des écrits plus récents de Parsons, mais elle demeure en langue française la meilleure présentation de l'ensemble de la théorie de Parsons.

tout autre système d'action -peut être isolé et considéré en lui-même comme système autonome; il s'agit là d'un simple procédé heuristique. Mais concrètement, l'action humaine est une totalité qui se situe en même temps dans tous les systèmes à la fois, de sorte que l'organisme, la personnalité, le système social et la culture sont tous les quatre engagés dans toute action sociale. Isoler un système d'action est donc une entreprise qui n'est possible que sur le plan analytique et ne correspond pas à des distinctions concrètes.

Il en résulte encore qu'aucun système d'action ne doit être confondu avec un système concret. Cela veut dire qu'en pratique, le système de la personnalité ne correspond pas à la personne individuelle, et le système social n'est pas une société donnée. Un système d'action est une méthode d'analyse, un point de vue sur la réalité; ce n'est pas la réalité elle-même. C'est pour cela qu'on peut en sociologie recourir au modèle du système social pour étudier aussi bien un groupe d'amis, une institution (telle qu'une école, une université, une usine) que des ensembles plus vastes comme une classe sociale, une région, une société globale ou une civilisation. Un même mode d'analyse peut s'appliquer à toute réalité sociale concrète, perçue en tant que système social.

En réalité, le même raisonnement s'applique aussi à tout système d'action, et non seulement au système social et à la personnalité. Ce que nous avons appelé le modèle systémique d'analyse de l'action sociale, c'est précisément le modèle le plus général applicable à tout système d'action, qu'il s'agisse de l'organisme, de la personnalité, du système social ou de la culture.

D'après ce modèle, il est possible de distinguer dans tout système d'action quatre fonctions qui doivent nécessairement être remplies pour que le système existe, se maintienne et se transforme. Ces quatre fonctions peuvent être considérées comme l'équivalent des quatre « dimensions » du système d'action, ou encore comme les « impératifs fonctionnels » prérequis à l'existence de tout système d'action.

À ces quatre fonctions correspondent nécessairement quatre types de structures, qui sont comme les réponses institutionnalisées aux pré-requis fonctionnels. Une fonction peut en effet être définie d'une manière simple comme un besoin d'un système, c'est-à-dire un impératif auquel doit faire face tout système pour exister, se maintenir et agir. La structure est l'organisation de l'action qui constitue la réponse institutionnalisée à ce besoin. Structure et fonction sont donc les deux concepts complémentaires et essentiels de la notion plus générale de système.

Voyons rapidement les quatre besoins fonctionnels de tout système d'action et quelles sont, dans la société perçue comme système social, les structures qui correspondent à chacune des quatre fonctions. Il est très important de noter que, pour les fins de l'analyse, la société concrète dont nous

avons choisi de parler ici est la société globale, c'est-à-dire un ensemble social assez complet en lui-même pour répondre à tous les besoins des acteurs-membres qui en font partie. Une classe sociale, une famille, une école ne forment pas une société globale; mais on peut dire que le Canada ou le Québec en sont une.

La première de ces fonctions est celle de l'adaptation. Tout système d'action fonctionne au sein d'un milieu avec lequel il entretient divers rapports. Ce peuvent être des rapports d'échanges entre des produits que le système fournit au milieu, en retour d'autres qu'il y puise; ou bien encore un système peut avoir à exploiter des énergies ou des ressources du milieu, ou bien à se protéger contre des interventions de forces ou d'agents extérieurs. Aucun système d'action n'est un système clos et entièrement autonome. Un système d'action entretient toujours des rapports avec d'autres systèmes qui constituent son milieu ou son environnement. C'est donc à l'ensemble de ces rapports qu'on a donné le nom de fonction d'adaptation, qui est inhérente à la vie de tout système d'action. Dans une société globale, à la fonction d'adaptation correspond principalement l'activité économique. L'économie, c'est en effet le mode principal d'adaptation d'un système social à son environnement; c'est par les structures économiques que la société assure sa survie dans un milieu donné, avec lequel elle est obligée d'organiser un ensemble de rapports d'échanges par le travail et par les autres moyens d'échange que le travail a engendrés, notamment la monnaie.

La seconde fonction est celle de la poursuite des buts. Le propre des systèmes impliquant l'action humaine est de n'être pas aveugles, contrairement à un système mécanique ou chimique. A travers leur action, l'homme et la société poursuivent plus ou moins confusément des buts qu'ils se fixent, ou qu'ils acceptent de se fixer. Le but peut être plus ou moins explicite; ce peut aussi parfois être un but apparent, qui détourne l'attention des buts réels poursuivis; le but peut même n'être que négatif, du moins dans la manière dont il est explicité. Peu importe. Quelle que soit la formulation du but, l'action humaine demeure toujours polarisée par quelque finalité que l'acteur ou les acteurs lui imposent. Et c'est par cette finalité que l'action humaine s'ouvre sur l'avenir et qu'elle engage le futur dans le présent. Il n'est donc pas possible d'analyser un système d'action sans rechercher de quelle manière s'exprime cette fonction de la poursuite d'un but ou de buts. Dans la société globale, c'est l'activité politique qui répond à la fonction de poursuite des buts, le terme politique étant ici entendu dans son sens le plus large. Est politique tout ce qui concerne les processus de prise de décisions, la mobilisation des ressources en fonction de ces décisions et la définition des objectifs auxquels ces décisions se rapportent.

Cependant, dans la société globale, c'est évidemment la structure gouvernementale, l'État, qui plus que d'autre institution, polarise cette fonction.

La troisième fonction est celle de l'intégration. Elle répond à l'exigence que présente tout système d'action de maintenir un minimum d'unité, de cohérence ou d'harmonie entre les différents éléments qui le composent. Un système d'action suppose en effet une pluralité d'unités-actions, qu'il s'agisse d'une succession d'actes dans la démarche entreprise par une personne, ou des idées et des sentiments engagés dans la conduite d'une personne, ou des acteurs, des rôles et des groupes composant un ensemble social. Pour que ces unités fonctionnent ensemble et forment un tout, mobile ou stable, ayant une cohérence interne, il faut que certains contrôles s'exercent pour développer des solidarités et lutter contre les déviations et les forces de désorganisation. Bien sûr, cela ne veut pas dire, comme on l'interprète trop souvent, que ces contrôles ne s'exercent qu'aux dépens et qu'à l'encontre des forces novatrices dans un système. En réalité, la fonction intégratrice peut s'exercer aussi bien contre des agents du statu quo, contre des déviations dans le sens de la stabilité, que contre des éléments novateurs. Ainsi, il y a dans un mouvement révolutionnaire des forces intégratrices qui poussent ou obligent les membres à agir suivant l'idéologie du changement qui domine le mouvement. Contrairement à l'image qu'on en a trop souvent, même chez les sociologues, l'intégration n'est pas « conservatrice » de nature. Ce qui la caractérise, c'est plutôt qu'elle est recherche de solidarité et lutte contre les forces de désagrégation ou de déviation, de quelque nature qu'elles soient. Dans la société globale, à la fonction d'intégration correspondent les diverses formes de solidarité et de contrôle social, qui comprennent par exemple le droit et l'appareil judiciaire, mais aussi tous les agents et toutes les institutions qui encadrent et coordonnent l'action des acteurs, tels que les organisations bureaucratiques, la stratification et les classes sociales, les mouvements sociaux, les associations volontaires, et l'on pourrait ajouter les diverses formes que prend l'opinion publique.

Enfin, la quatrième et dernière fonction est celle de la gestion des tensions (Talcott Parsons appelle aussi cette fonction « maintien des modèles culturels »). C'est celle qui consiste à accumuler et à dispenser les énergies en vue du maintien, de la survie et de la dynamique du système. Dans un système d'action, cette énergie prend la forme de la motivation : un système d'action n'est possible que dans la mesure où les unités répondent à une certaine motivation qui a besoin d'être canalisée, nourrie et entretenue. Que les unités soient des acteurs individuels ou des collectivités, qu'elles soient une série d'actes ou de symboles, toutes ces unités prennent vie et peuvent engendrer une forme ou l'autre d'action, dans la mesure où une énergie faite de motivation les engage à agir. Mais il faut aussi que l'action de ces unités obéisse à certaines règles établies, qui lui servent de canaux. On peut alors parler d'une motivation ordonnée ou orientée, c'est-à-dire d'une motivation qui obéit à certains guides ou à certaines directives, ou encore qui s'en inspire. On peut donc considérer qu'il y a dans la gestion des tensions une double réalité : d'une part, un réservoir d'énergie qui crée et entretient un état de tension vers

l'action et, d'autre part, des règles ou des normes qui encadrent l'action et servent ainsi à aménager et à harnacher les états de tension. Dans la société globale, à la fonction de gestion des tensions répondent les structures de socialisation, qui comprennent toutes les formes d'éducation que l'on peut trouver dans le fonctionnement d'une société, que ce soit à l'intérieur de la famille, dans le système scolaire, dans les entreprises, dans les mouvements sociaux, dans les partis politiques, etc...

Les quatre fonctions que nous venons de décrire constituent les éléments fondamentaux de tout système d'action. En d'autres termes, la contribution de chaque unité dans un système d'action peut être décrite par rapport à l'une ou l'autre de ces quatre fonctions. En effet, chaque unité trouve sa place dans un système d'action, par l'intermédiaire de la fonction à laquelle elle apporte sa part.

En conséquence, on peut considérer que chacune de ces quatre fonctions est un sous-système du système d'action auquel elles appartiennent. Tout système d'action se subdivise donc, du point de vue analytique, en quatre sous-systèmes, correspondant aux quatre pré-requis fonctionnels que nous venons de décrire. En outre, chaque sous-système peut à son tour être considéré comme un système d'action et être analysé à partir des quatre sous-systèmes qu'il comprend. En ce sens, on peut dire que ce schème conceptuel ressemble à ces poupées russes dont chacune en contient une autre plus petite. Un système d'action est toujours (ou presque) un sous-système d'un système plus vaste que lui, en même temps qu'il contient des sous-systèmes plus réduits que lui.

Le **tableau 1**, qui résume les considérations théoriques qui précèdent, aidera peut-être le lecteur à s'y retrouver un peu mieux.

Tableau I

Schémas du modèle systémique d'action sociale

A. Les quatre systèmes de l'action humaine

Organisme	Personnalité
Culture	Système social

B. Les quatre sous-systèmes fonctionnels de tout système d'action

Adaptation	Poursuite de buts
Gestion des tensions	Intégration

C. Les quatre sous-systèmes structuro-fonctionnels du système social

Adaptation Économie	Poursuite de buts Politique
Gestion des tensions Motivation et socialisation	Intégration Solidarité et contrôle social

L'enseignement dans le système social

[Retour à la table des matières](#)

Ce qui précède nous permet maintenant de situer l'enseignement et l'école dans le cadre conceptuel de la sociologie. Il s'agit effectivement d'un système d'action, qui est cependant un sous-système à l'intérieur de la société globale. Sans aucun doute, c'est à la fonction de gestion des tensions que l'enseignement se rapporte, et l'on peut dire que ce qu'on appelle couramment le système scolaire est une des structures concrètes qui correspondent à la fonction de socialisation dans la société moderne.

En utilisant, avec la souplesse qu'il autorise, le schème que nous venons de résumer, on peut poursuivre l'analyse du système d'enseignement dans deux directions opposées : en tant que système d'action ayant son autonomie relative, ou en tant qu'un sous-système de la société globale. En tant que système d'action relativement indépendant, le système scolaire comprend une multiplicité d'unités, que sont les acteurs impliqués (enseignants, enseignés, administrateurs, etc...), des structures administratives, des autorités hiérarchiques, des programmes qui définissent les contenus du processus d'enseignement, etc... Il est donc possible de faire l'analyse de l'enseignement en lui-même, c'est-à-dire en tant que système présentant une relative autonomie, qu'il est analytiquement possible d'isoler d'une manière arbitraire, pour l'étudier comme un ensemble spécifique.

On peut aussi aller plus loin dans cette voie et considérer une des unités que nous venons d'énumérer comme un système d'action. Par exemple, des sociologues ont fait des analyses de l'école, ou même de la salle de classe, comme un système social assez complet en lui-même pour être découpé et analysé dans les termes d'un système social d'action.

Il y a un autre niveau d'analyse, encore plus microsociologique, qu'on peut également distinguer : celui proprement psycho-sociologique de l'action entre un nombre restreint d'acteurs, comme dans une salle de classe par exemple. Dans le processus de l'enseignement, l'attitude des enseignants, celle des élèves, l'interaction entre maîtres et élèves et entre les élèves constituent les éléments d'un système d'action au plan microsociologique. Ici, nous touchons finalement à la frontière du sociologique et du psychologique : les personna-

lités individuelles influencent le système social de la classe d'une manière directe et immédiate, et l'on peut en retour discerner sans peine l'impact du micro-système social sur l'évolution des personnalités individuelles.

Ce premier mode d'analyse du système scolaire va donc du macrosociologique (le système scolaire) au microsociologique (la salle de classe), jusqu'à toucher aux frontières du psychologique. La seconde orientation explore en sens inverse : elle consiste à situer le système scolaire dans le contexte plus étendu de la société globale et des autres sous-systèmes qui le composent. Concrètement, cela revient à rechercher les liens entre l'enseignement ou l'école et les autres parties composantes de la société : structures économiques, politiques, classes sociales, idéologies et valeurs, etc ...

Les textes qui ont été réunis dans ce livre se situent surtout dans ce deuxième mode d'analyse. De fait, il faut reconnaître que c'est principalement dans cette veine que se sont poursuivies la plupart des recherches en sociologie de l'éducation, au Québec et ailleurs. C'est donc en suivant cette direction que nous avons utilisé le modèle analytique de la sociologie de l'action, pour présenter l'ensemble des textes.

Pour compléter cette Introduction, voyons donc rapidement comment nous avons appliqué ce modèle, pour en tirer les quatre principales divisions sous lesquelles nous avons réuni les textes de ce livre.

Le système d'enseignement et les fonctions du système social

[Retour à la table des matières](#)

Comme nous l'avons dit, le système scolaire appartient au sous-système de la gestion des tensions, du fait qu'il s'insère dans les structures de socialisation que requiert toute société globale. Personne ne sera étonné d'entendre dire que la première fonction du système scolaire est de socialiser les enseignés à la société à laquelle ils appartiennent. Mais c'est sous un aspect particulier que cette socialisation apparaît aux sociologues, sous l'aspect du rapport entre la culture et l'éducation. Du point de vue analytique, la gestion des tensions est en effet le principal pont qui relie culture et système social. Un des aspects dominants de la socialisation dans toute société consiste à développer en

chaque membre la motivation conforme aux valeurs, aux modèles de conduite, aux normes et aux règles propres à une société particulière. C'est en effet un problème que rencontre toute société globale que de motiver ses membres au maintien, au fonctionnement, au changement du système. En d'autres termes, la socialisation a comme but de faire intérioriser par chaque membre d'une société les éléments de la culture qui feront de lui un acteur intégré dans cette société particulière.

L'objectif de la socialisation n'est pas nécessairement de développer la conformité ou le conformisme, contrairement à l'interprétation que des sociologues risquent parfois de donner. La socialisation a plutôt comme but de provoquer, d'entretenir et au besoin de canaliser la tension sous-jacente à la motivation qu'exige tout système d'action pour fonctionner et pour être efficace. Selon la société et selon les personnes, la motivation peut aller davantage dans le sens de la conformité, ou davantage dans le sens de l'innovation et du changement. Dans un cas comme dans l'autre, il s'agit d'entretenir et d'amplifier un réservoir de motivation susceptible d'engager à l'action dans une direction ou dans une autre.

Dans une première partie, nous allons présenter des textes qui touchent à divers aspects de la motivation sociale que transmet le système scolaire ou sur laquelle il s'appuie.

Une fois qu'on a situé le système scolaire dans la fonction de gestion des tensions ou de socialisation, on peut ensuite analyser les rapports qu'il entretient avec les autres sous-systèmes de la société. C'est ce type d'analyse que fournissent les trois autres parties de ce volume. La deuxième partie présente des textes qui relient l'éducation à l'économie, c'est-à-dire au sous-système d'adaptation. Dans la société moderne, le système d'enseignement entretient des rapports multiples et complexes avec l'économie. D'une part, le système scolaire prépare la main-d'œuvre à entrer sur le marché du travail; il pourvoit à la diffusion des connaissances de façon indirecte autant que directe; il contribue à l'accroissement des connaissances et des techniques et par là, de la production. En retour, d'autre part, le système économique investit des fonds, maintenant très considérables, dans le système scolaire : dépenses de capital, frais de fonctionnement et d'entretien. On peut donc dire qu'il y a un régime d'échange qui relie l'éducation à l'économie, par lequel l'économie sacrifie des biens à court terme, en retour du personnel qualifié et des connaissances et techniques qu'elle recevra du système scolaire.

On trouvera dans notre deuxième section une série de textes qui portent à la fois sur l'analyse de ce régime d'échange et sur les attitudes qu'il suppose ou qu'il appelle.

Dans la troisième partie, ce sont les rapports entre l'éducation et les structures politiques qu'analysent les textes que nous présentons. La société occidentale moderne a déposé principalement entre les mains de l'État les centres de décision qui influencent l'orientation du système scolaire. Comme on le verra à la lecture de ces textes, ces centres de décision poursuivent d'une manière plus ou moins confuse et ambiguë certains buts qu'ils s'assignent ou qu'ils assignent à la société, ou qu'ils croient que la société s'est assignée. Et c'est en fonction de ces buts que leur action et leurs décisions se dessinent et s'orientent.

Mais en même temps, les centres de décision politiques sont aussi des lieux où s'exerce un jeu complexe de pressions de toutes sortes - pressions de mouvements idéologiques, de groupes d'intérêts, de classes sociales, etc... Ici, s'affrontent des conceptions différentes ou contradictoires de l'homme, de son devenir, de son destin, ou plus modestement des contraintes que lui imposent la société et les structures économiques dans lesquelles il doit s'intégrer.

Tout ceci n'est évidemment pas sans lien avec la culture où se retrouvent notamment, comme on l'aura vu dans la première partie, les idéologies et les mythes à travers lesquels différents groupes définissent leur conception de l'homme et le rôle de l'éducation. Mais c'est dans et par les structures politiques que se prennent les décisions qui concrétisent et appliquent ces perspectives idéologiques fournies par la culture.

La quatrième partie enfin situe le système scolaire par rapport aux forces intégratrices de la société globale. Nous n'avons pas encore au Québec d'analyse sociologique de la législation scolaire. C'est là une lacune importante, et qui est peut-être ressentie dans cette dernière partie. En réalité, les études qu'on y trouvera portent surtout sur les contraintes qu'imposent la stratification sociale et l'appartenance à une minorité ethnique. L'appartenance à une classe sociale ou à une ethnie sont d'importants facteurs dans le processus d'intégration des individus à la vie sociale. L'une et l'autre créent des solidarités, des dénominateurs communs, des liens de communication et même de communion. Mais en même temps, l'appartenance à ces communautés peut, selon le contexte global où celles-ci se situent, constituer un handicap à l'accès aux études, au profit à en tirer, à la motivation qu'elles nécessitent, aux carrières qu'elles ouvrent et, d'une manière générale, à ce que l'on peut appeler le succès scolaire et professionnel. C'est surtout sous cet angle que la sociologie de l'éducation a considéré les éléments intégrateurs de la société contemporaine, ce qui explique le choix de textes qu'on trouvera dans cette dernière partie.

La conclusion présente deux textes ayant un certain caractère « officiel » puisqu'ils émanent l'un et l'autre d'une commission d'enquête gouvernementale : le rapport Parent et le rapport Rioux. Les auteurs de ces deux rapports ont voulu expliciter leur conception de la société contemporaine et leur image

de la société de demain, en fonction desquelles ils croyaient nécessaire de proposer certaines réformes du système scolaire du Québec. Nous avons cru que ces deux textes condensaient en quelques pages ce que nous avons appelé précédemment l'optique sociologique sur le système scolaire. Mais en même temps, ces deux commissions d'enquête ont été elles-mêmes des agents historiques, en ce qu'elles ont servi à cristalliser et à institutionnaliser au Québec l'idée du changement, et l'idée du changement par l'éducation.

Et comme pour mieux boucler la boucle, nous présentons, en guise de suite et de complément à cette Introduction, un extrait d'un article qui résume la sociologie de l'éducation de ce premier sociologue canadien et québécois que fut Léon Gérin. Le lecteur attentif ne manquera pas de voir ce qui réunit et aussi ce qui distingue la sociologie de l'éducation du premier sociologue canadien et celle de ses successeurs. Mais surtout, on sera sans doute frappé de voir Léon Gérin formuler déjà, à la fin du 19^e siècle, un cadre analytique cohérent, utiliser des techniques de recherche tout à fait valables, exprimer une vision dynamique du rôle de l'école dans le développement de la société, et s'attacher finalement à des préoccupations bien voisines de celles que nous portons encore aujourd'hui.

Fin du texte